

des unions mixtes“ (S. 301-325) greift Chauvot das von ihm wiederholt diskutierte Thema der Ehen zwischen Barbaren und Römern auf Basis von CTh 3,14,1 auf, worin er seine eigenen wie zwischenzeitlich von anderen Forschern geäußerten Thesen einer kritischen Prüfung unterzieht, so dass der Beitrag einen besonderen Wert als Forschungsbericht hat. In dem „Post-scriptum. Histoire romano-barbare et destins individuels“ (S. 437-445) finden sich einige Überlegungen auf Basis von Fritigern und Richomer sowie der Schlacht bei Adrianopel. Über die Auswahl der Stücke kann man geteilter Meinung sein, zumal die Überschneidungen bei der jahrzehntelangen Erforschung eines Themenkomplexes unvermeidlich sind. Bedauerlich ist allerdings, dass Chauvots aktueller Beitrag über den Charakter der Usurpation des Firmus („Firmus, fils de Nubel, *imperator et rex?*“, in: F. Colin – O. Huck – S. Vanséveren [Hrsg.], *Interpretatio. Traduire l'altérité culturelle dans les civilisations de l'antiquité*, Paris, 2015, S. 191-212) fehlt. Im Einzelnen ist nicht viel Kritik zu äußern. Lediglich ein paar Kleinigkeiten fielen auf: An drei Stellen (S. 273, Anm. 50; S. 297, Anm. 71; S. 322, Anm. 74) wäre zum einen darauf hinzuweisen, dass Zonaras besser nach Büttner-Wobst als nach Dindorf zitiert werden sollte, und zum anderen, dass der (nicht ganz leicht auffindbare) Text der nur allgemein genannten Randbemerkung des Codex Vossianus zu Julians Panegyrici auf Constantius an folgenden Stellen zu finden ist: J. Bidez, „Amiens ville natale de l'empereur Magnence“, *Revue des études anciennes* 27 (1925), S. 312-318 (S. 314); W. Ensslin, „Magnentius“, in *RE* XIV, 1 (1928), Sp. 445-452 (Sp. 445, Anm. *) und im ersten Band der Julian-Edition von Bidez (1932), S. 173, App. zu Z. 54-55. S. 289 ist „übertreten“ statt „überstreten“ zu lesen. S. 463 ist „unprecedented“ keine gute Übersetzung für „inédite“ (S. 462); besser wäre „unpublished“. Die größte Fehlstelle besteht darin, dass kein Schriftenverzeichnis beigegeben ist. Chauvot ist ein produktiver Forscher, von dem zahlreiche Publikationen existieren, die nicht immer einfach zu ermitteln sind (die Datenbankversion der *Année Philologique* kennt nur etwa die Hälfte der abgedruckten Aufsätze). Zudem ist Chauvot (wie jeder Leser dieser Zeitschrift weiß) ein aktiver wie fähiger Rezensent, der sich zu vielen wichtigen Publikationen zur Spätantike aus den letzten zwei Jahrzehnten geäußert hat. Ein wenig unpraktisch ist es zudem, dass die Zusammenfassungen der einzelnen Aufsätze (S. 447-470) in französischer und englischer Sprache gehalten sind. Da ohnehin sämtliche Aufsätze auf Französisch verfasst sind, wäre eine deutsch- oder italienischsprachige Zusammenfassung vielleicht die bessere Option gewesen. Das soll aber nicht den Blick darauf versperren, dass es sich um einen wichtigen Band handelt, der in keiner Bibliothek zur Spätantike fehlen darf, zumal er durch den mehr als großzügig bemessenen Preis sehr leicht erschwinglich ist.

Raphael BRENDEL

Klaus ROSEN, *Attila. Der Schrecken der Welt. Eine Biographie*. Munich, C. H. Beck, 2016. 1 vol., 320 p. Prix : 24, 95 €. ISBN 978-3-406-69030-3.

Écrire une biographie d'Attila se heurte à une triple difficulté. Tout d'abord, ce nom est porteur d'une telle image que celle-ci risque d'occulter la réalité historique, alors même que cette image mérite d'être étudiée en tant que telle. Ensuite, se pose le problème difficile de la compréhension de la relation entre un chef à la destinée

exceptionnelle et un peuple qui a eu sa propre histoire avant lui – mais beaucoup moins après lui. Enfin, l'historien est confronté à des sources de natures et d'intentions très différentes, les plus connues étant la description d'Ammien Marcellin qui sert de prologue à l'ultime livre des *Res Gestae* et la relation par l'historien byzantin Priscus de son ambassade auprès d'Attila. Après d'autres, pas toujours pris en compte – ainsi, en français, Michel Rouche, *Attila, la violence nomade*, Fayard, 2009, et Edina Bozoky, *Attila et les Huns : vérités et légendes*, Perrin, 2012 –, K Rosen affronte ces problèmes avec méthode et érudition. Il construit un récit chronologique fondé sur un riche corpus de sources dont il a traduit de nombreux passages, réserve la part qui convient à l'image d'Attila dans deux chapitres, introductif et conclusif, et distribue de façon à peu près égale la matière entre l'histoire hunnique avant Attila et le rôle joué par celui-ci ; une étude complémentaire est consacrée au devenir des Huns après la mort du roi. L'irruption des Huns dans l'histoire (chapitre II, *Sturm über Europa*) est d'abord décrite à travers la perspective de ceux qui l'ont subie, au moins indirectement, d'Ambroise à Jérôme et Claudien. L'auteur aborde ensuite la question de la réalité hunnique (chapitre III), en la confrontant à celle de sa représentation. Les sources anciennes, souvent influencées par la théorie des climats (exposée notamment par Posidonios), associent volontiers la brutalité d'un peuple à une origine dite « nordique ». Or les recherches archéologiques tendent à situer les ancêtres des Huns sur les rives du Lac Baïkal, où ils s'adonnaient à l'agriculture et à l'élevage ; une branche septentrionale, dans le massif de l'Altaï, qui avait connu des mélanges de longue date avec des Mongols, passa à la vie nomade à la faveur d'un épisode de sécheresse entre 338 et 377 et de la pression de tribus venues de Mongolie (p. 30-32). Les Huns de l'Altaï apparaissent comme un groupe hégémonique qui a donné son propre nom à tous ceux qu'ils ont soumis ; ainsi s'est constitué un ensemble hétérogène, notamment sur le plan linguistique. Quant à la description d'Ammien Marcellin, qui est riche en *topoi* sur les barbares et évoque une sauvagerie analogue à celle qu'il attribue aussi aux nomades saracènes, elle est focalisée sur la notion de « bande guerrière » et laisse dans l'ombre bien des traits socio-économiques (p. 35-41). Après le récit des conséquences dramatiques pour l'Empire des agressions contre les Greuthunges et les Tervinges (chapitre IV), les chapitres V à VIII sont consacrés à l'histoire des Huns jusqu'à Attila. Une partie des Huns a eu son sort étroitement lié à celui de l'Empire romain, notamment dans sa partie occidentale, employés qu'ils ont été, en particulier, contre les usurpateurs Maxime et Eugène. Mais vers 400 s'affirme au nord du Danube le pouvoir royal d'Uldin, qui envoie à Arcadius la tête du général révolté Gaïnas et fait reconnaître par un traité en 401 la puissance hunnique : c'est ainsi que se met en place une fructueuse pratique de tributs, qui est à l'origine de l'enrichissement hunnique – et d'une aggravation conjointe de la pression fiscale dans les deux parties de l'Empire (p. 84, mais sans doute faudrait-il faire aussi la part de l'économie de frais militaires ainsi effectuée) – ; même les « cadeaux » remis lors des ambassades participent au système (p. 141). C'est avec l'aide des Huns du même Uldin que Stilicon est vainqueur de Radagaise (p. 84-85). Or les structures politiques des Huns font plutôt apparaître une dispersion du pouvoir, deux frères, Octar, pour les Huns occidentaux, et Rua, pour les orientaux, se partageant vers 420 la royauté, mais seulement sur une partie des Huns (p. 97-98). À la mort de son frère, Rua, proche de l'homme fort d'Occident Aétius, concentre le pouvoir. Et, surtout, s'amorce, entre

438 et 440, un processus de sédentarisation (p. 105). Telle est la situation dont hérite Attila (chapitre IX). Il doit d'abord composer avec la formule de la double royauté, avant de tuer Bléda (p. 124) et continue de contraindre les deux parties de l'Empire à lui déverser des flots d'or. Le très important chapitre X, largement fondé sur Priscus, est consacré au pouvoir d'Attila. Si celui-ci n'a pas été le créateur de la puissance hunnique, il apparaît comme celui qui en a perfectionné le fonctionnement et comme son « metteur en scène ». Avec lui se met en place une « bureaucratie » (ou du moins l'embryon de celle-ci), reposant sur des lettrés originaires des deux parties de l'Empire romain, ce qui permet de substituer aux accords verbaux antérieurs des traités rédigés en latin ou en grec (p. 128-129) : cette « chancellerie » voit son activité, semble-t-il, essentiellement tournée vers l'extérieur. La position d'Attila envers l'Empire a même été définie par l'attribution du titre de *magister militum* par Valentinien III, non pas certes la « fonction » mais du moins la « dignité », à la différence d'un Alaric (p. 131) ; Attila peut imposer à l'Empire que les Huns fuyards et les prisonniers romains évadés lui soient restitués (p. 131). Le chapitre XI (*Ein Besuch bei Attila*) repose lui aussi largement sur Priscus. À bon droit, K. Rosen présente ce témoin essentiel, historien nourri de Thucydide, Xénophon, Polybe et surtout Hérodote, dont le récit de l'ambassade à laquelle il a participé en 449 ap. J.-C. est essentiel à la compréhension de la personne d'Attila et de la vie politico-sociale des Huns. Attila y apparaît comme faisant preuve d'une grande maîtrise de la situation, alternant avec habileté amabilités et gestes d'intimidation, et affichant une confiance sans limites en son destin et fondée sur ses propres exploits. Mais le passage le plus extraordinaire et le plus célèbre du texte est la rencontre de Priscus avec un Grec, ancien prisonnier des Huns et désormais librement établi chez eux. Celui-ci lui assure qu'il connaît désormais une vie bien meilleure qu'auparavant. Priscus rapporte avoir entrepris de lui démontrer la supériorité des institutions et du mode de vie romains. Sans reprendre ici ce texte, qui mériterait une étude entière, notamment sur ses procédés et ses intentions, on relèvera seulement la peinture du contraste entre l'attitude du Grec avant et après la discussion avec Priscus : il passe du rire aux larmes et finit par convenir que les lois romaines sont belles mais que c'est leur application qui est défectueuse. Le chapitre XII rassemble des informations sur l'empire d'Attila. Celui-ci est son œuvre et repose sur lui (p. 186). Attila est proche de deux rois, Valamir, roi des Ostrogoths et Ardarich, roi des Gépides. Il est assisté par des *logadès*, eux-mêmes hiérarchisés, huns et non-huns. Ce sont des hommes de confiance, qui ne constituent pas une couche nobiliaire fermée ; ils sont chargés de tâches d'importance diverse, et parfois d'administration territoriale. Les ressources de l'agriculture villageoise et de l'élevage sont complétées par des importations (ainsi le vin vient de Pannonie). La chasse demeure une activité essentielle. Produit d'un milieu et d'un moment, Attila avait certes réussi à dominer un vaste ensemble multiethnique par la terreur (*Schrecken*, pour reprendre le sous-titre du livre) qu'il inspirait et une série de liens personnels, mais sans pour autant créer les bases d'un état structuré et pérenne ; essentielle était surtout sa capacité à imposer des tributs, et, sous cet angle, le refus de l'empereur Marcien de continuer d'y soumettre l'Empire d'Orient l'a contraint à préparer une nouvelle expédition, que sa mort brutale l'empêcha de mettre en œuvre. Pour se maintenir au pouvoir, Attila avait été condamné à vaincre encore et toujours, tout échec pouvant faire vaciller la loyauté de ses sujets et de ses alliés (p. 211).

Toutefois, la défaite des Champs Catalauniques en 451 ap. J.-C n'a pas mis son empire en péril (p. 233). K. Rosen montre bien que la fragilité de l'empire hunnique est révélée par la mort brutale d'Attila en 453 ap. J.-C. : un an après celle-ci, il a disparu (p. 230). Prosper Tiro, *Chronique*, 1370, résume bien cet effondrement (p. 231-232) : conflits immédiats entre ses fils, défection des nations soumises, guerres épuisant les forces des protagonistes. Sans doute, comme le célébra le chant funèbre rapporté par Jordanès, *Getica*, 49, Attila n'était mort ni sous le coup de ses ennemis ni par une trahison des siens, mais « parmi sa nation florissante, au milieu des festivités, plein de joie... sans souffrances » (trad. O. Devillers, Jordanès, *Histoire des Goths*, Les Belles Lettres, 1995), mais cette mort a mis à nu les limites de son rôle historique (p. 230). Attila aura davantage mis son empreinte sur l'espace que sur le temps. Outre son intérêt pour le sujet traité, le livre de K. Rosen est une contribution significative à la question fondamentale de la portée et des limites de l'action des individus dans l'histoire.

Alain CHAUVOT

Umberto ROBERTO et Laura MECCELLA (Éd.), *Governare e riformare l'impero al momento della sua divisione. Oriente, Occidente, Illirico. Actes du Colloque International de Rome (26-27 septembre 2011)*. Paris, École Française de Rome, 2016. 1 vol., 386 p., 6 fig. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 507). Prix : 25 €. ISBN : 978-27283-1127-9.

Ce livre est la publication des actes d'un colloque tenu à Rome en septembre 2011, lui-même issu d'un programme de recherche de l'École Française de Rome « Réformer la cité et l'Empire : initiative politique et processus de décision » (2008-2011). Umberto Roberto expose clairement l'enjeu principal dans une *Introduction* qui présente aussi bien la problématique que le bilan et les perspectives : au V^e siècle ap. J.-C., comment l'Empire romain d'Orient a-t-il survécu, à la différence de son homologue occidental ? Se proposent d'apporter des éléments de réponse douze contributions, toutes fort érudites, présentées selon un plan tripartite : le gouvernement de l'Empire ; la défense de l'unité impériale ; les Balkans et l'Illyricum. Assurément les réponses ne peuvent être que partielles, et l'ambition du volume ne vise pas l'exhaustivité ; de surcroît, si l'on prend en compte la suggestion comparative énoncée par Umberto Roberto, p. 7-8, on constate que, si certaines contributions sont explicitement comparatives, d'autres ne le sont qu'implicitement et certaines ne le sont pas du tout. C'est donc par une lecture attentive qu'il faut chercher des réponses à la question initialement posée, dès lors qu'on y intègre bien une dimension comparative. En ne reprenant que partiellement le plan, on proposera de construire ce compte rendu autour de trois thèmes, inégalement abordés, et qui peuvent se recouper. 1) Gouvernement de l'Empire : principes, méthodes, acteurs. 2) Rapports entre les *partes* et question de l'unité impériale. 3) Aspects des transformations à long terme des structures de l'Empire romain d'Orient. 1) On peut partir d'une observation générale, développée par Sylvain Destephen (p. 15-50) : le discours « officiel », développé par les panégyristes, et, précisons-le, dans les deux *partes*, exclut toute idée de rupture, mais s'attache à mettre en avant, dans un esprit conservateur, les notions d'ordre et de tradition ; c'est dans ces limites, qui n'imposent pas l'immobilisme, que